

Je me souviens

par Jacques Salomé – psychosociologue et écrivain.
(paru dans *Génération Plus* – janvier 2013 – n° 42)

Est-ce lié à l'image que les gens ont de mon métier, est-ce le plaisir que j'ai à entendre des histoires de vie, le fait est que je reçois beaucoup de témoignages qui sont autant d'ouvertures sur la vie.

Ce témoignage est un appel à la tolérance.

« Je me souviens, je vivais dans une famille heureuse, œcuménique, un grand-père protestant depuis des siècles, une grand-mère catholique avec un frère évêque, ce qui provoquait quelques émois dans le village, quand il venait déjeuner chez sa sœur. Comme c'était un bon vivant, une rumeur flatteuse d'homme simple, accessible, l'entourait dont les retombées bénéficiaient à toute ma famille.

Je me souviens, me répétait souvent cette femme d'origine alsacienne, dont les parents, en 1940, se réfugièrent dans un petit village hors du temps, coin bucolique dans le Midi paisible et vallonné du sud de la France. Cette décision fut prise par mon père qui ne voulait pas devenir Allemand, comme l'Allemagne nous l'imposait. Et cinquante ans plus tard, j'entends encore cet homme me dire : « *Je suis honnête, mais je vis dans un monde où être honnête n'a aucune valeur. Je n'ai rien à me reprocher et pourtant je me sens coupable, car je n'ai rien pu faire. Toute ma vie, la plaie a saigné en moi et ne s'est jamais cicatrisée* ». Il faisait référence, en parlant ainsi, à un épisode de ma propre enfance.

En 1941, un couple juif et leur fille de 13 ans s'étaient réfugiés dans le village où nous avons été accueillis. Ils étaient Autrichiens, avaient vécu à Vienne, où l'homme avait exercé comme médecin. Ils étaient des réfugiés comme nous, avec peu de ressources et ma mère leur avait fait une place dans la toute petite maison que la mairie nous avait attribuée. Elle partageait la cuisine avec Mme S., ce qui veut dire rayon de soleil. Quel nom magnifique. Je jouais avec leur fille Ilse, nous étions devenues très amies, cela a duré un an et demi. Elle avait de longues nattes dorées et m'avait appris à les faire. Aujourd'hui encore, toute vieille que je suis, je porte encore des nattes comme Ilse !

Un jour, ils ont été convoqués à la préfecture d'Agen. Et l'homme, qui aujourd'hui encore se sent coupable, était justement le maire du village qui leur avait apporté la convocation. Il était venu les voir et avait tenté de les dissuader de se rendre à la préfecture. Il les avait invités à rester tranquilles, cachés, il se chargeait, avec tout le village d'assurer leur protection. J'étais présente et j'ai entendu le père de ma copine Ilse, très droit dans ses certitudes, se fâcher presque de la proposition du maire : « *Je n'ai rien à me reprocher, je suis un honnête homme, j'ai des papiers en règle, je n'ai pas de dettes* ». Le maire est revenu le lendemain pour tenter de le convaincre. Rien n'y a fait. Ils sont partis tous les trois et on ne les a jamais revus.

Trente plus tard, j'ai su qu'ils avaient disparu à Mauthausen, si près de chez eux.

Ni mes parents, ni le maire n'avaient pu entamer leur confiance en la France, pays d'accueil, ni modifier la candeur de ces gens.

Depuis, j'ai souvent envie de pleurer et je n'y arrive pas, car peut-être que je ne sais à qui seraient destinés mes sanglots ! À cette famille, à mon pays dont j'ai eu honte pendant longtemps, à ma propre impuissance de petite fille de n'avoir pas su trouver des arguments pour Ilse, juste pour elle ! Arguments qu'elle aurait pu reprendre en allemand et avec lesquels elle aurait pu convaincre, peut-être, son père !

Je pense aussi, en associant tous ces événements, à la fierté de mon grand-père, dont l'église, dans sa commune d'origine, était dédiée depuis 1640, aux trois cultes. Grâce à un jeu de rideaux, les protestants, les juifs et les catholiques pouvaient honorer leur Dieu, à des moments différents de la journée.

Et moi aujourd'hui, j'ai honte d'avoir des doutes sur ce Dieu qui laisse ainsi se créer autant d'incompréhension entre les humains. Mes sœurs qui ont gardé la foi, me disent que c'est cela, la liberté des hommes, de faire des choix et d'en assumer les conséquences. Mais la petite fille qui est toujours en moi, se révolte encore, n'accepte toujours pas l'injustice de nos propres aveuglements ».

Jacques Salomé est l'auteur de
"La ferveur de vivre". (Ed Albin Michel).